

Hommage de l'auteur

TP 144^{M14}

W. DEONNA

L'ARCHÉOLOGIE

Ses principes, son utilité

Leçon d'ouverture du Cours
d'Archéologie classique et orientale,
à l'Université de Genève,
17 janvier 1921.

ÉDITION «SONOR» S. A., GENEVE

L'ARCHÉOLOGIE

Ses principes, son utilité¹

Mesdames, Messieurs,

Ma première pensée, en montant ces quelques marches que j'ai plus d'une fois gravies, par intermittence, comme privat-docent ou comme suppléant de nos professeurs d'archéologie et d'histoire, est une pensée de reconnaissance : pour nos autorités cantonales, qui ont bien voulu me charger d'enseigner l'archéologie dans notre Université ; pour vous, messieurs les professeurs, qui, par votre choix, m'avez admis dans le sein de cette grande famille universitaire. Soyez certains que je m'efforcerais de justifier cette confiance, et que mon plus vif désir est de collaborer, dans la mesure de mes capacités et dans le domaine qui m'est attribué, au plus grand essor de nos études scientifiques. Y réussirai-je ? je ne sais. Les forces et l'intelligence trahissent souvent les plus nobles désirs, et l'homme, vivant d'illusions, victime de ce « bovarisme » qu'a si bien défini un philosophe contemporain, se conçoit toujours autre qu'il n'est.

J'ai longuement hésité ces derniers jours. Quel thème conviendrait le mieux à cette première leçon ? J'ai un instant prêté l'oreille aux aimables conseils que me donnaient des amis ; inquiets pour moi — j'en suis très touché et leur en exprime ma sincère gratitude — ils me disaient : « Surtout, point de théories trop hardies, que l'on vous reproche parfois, point de généralisations sur l'art, point de symbolisme et d'hypothèses chancelantes, mais quelque sujet classique. Parlez-nous de la Vénus de Milo, parlez-nous des chefs-d'œuvre de l'antiquité, entraînez-nous à votre suite dans ce monde idéal du passé... » Ils ne m'en voudront pas si, ayant écouté leurs conseils, je ne les ai point suivis. J'ai préféré, plutôt que de traiter un sujet qu'aucune raison ne m'imposait plus qu'un autre, aborder celui qui les englobe tous, que doivent scruter avec attention, parfois même avec angoisse, ceux qui font profession d'être archéologues, que doivent connaître ceux qui s'intéressent à cette discipline, pour comprendre les raisons mêmes de leur intérêt. Un sujet qui me permet d'exposer clairement mon opinion. Vous ne vous attendez pas à moins, dans une leçon d'ouverture — n'est-elle pas un peu un examen de conscience ? — qu'un professeur fasse sa profession de foi.

Réfléchir sur la nature de sa science.

Cette discipline, je lui ai consacré déjà de longues années de mon existence ; je ne l'aurais point fait, si je ne l'aimais. C'est parce que je l'aime que je cherche à la comprendre, à savoir ses raisons d'être, ses buts, les moyens par lesquels elle les réalise, son utilité pour nous, gens du XX^e siècle. « Comprendre c'est aimer », dit V. Hugo. « C'est l'amour qui mène à la science, c'est-à-dire au besoin de mieux connaître et comprendre l'être aimé », dit Carrière ; poète et artiste répétant une pensée éternellement vraie.

¹ Leçon d'ouverture du cours d'archéologie classique et orientale, à l'Université de Genève, 17 janvier 1921.



Le jeune homme ne se pose point encore de tels problèmes. Attiré par la magie du passé, par la curiosité innée à tout être humain de rechercher ce qui n'est plus, il remonte le cours des siècles ; il prend plaisir à évoquer des civilisations autres que la sienne, à ressusciter ce qui paraît mort. Plus tard, arrivé à l'âge mur, il réfléchit ; il se demande la valeur de ces recherches ; il est même inquiet, troublé. Doit-il les poursuivre, et dans quel sens ? Sont-elles plus qu'une vaine érudition ? Il veut une réponse à ses questions.

C'est là un stade de l'évolution individuelle ; c'est aussi un stade de toutes les connaissances humaines que de prolonger la pratique empirique par une analyse des méthodes et des buts de toute étude, que de passer de la simple constatation des faits à leur explication. Cependant, trop souvent encore on méconnaît cette nécessité dans les disciplines historiques dont dépend l'archéologie. Gervinus dit déjà en 1837 : « L'historien aime tout aussi peu à réfléchir sur sa façon de procéder que l'artiste ; cependant, de notre temps, il n'est que très naturel de se rendre compte du but que l'on poursuit, et on ne saurait hésiter un instant à reconnaître que l'on ne pourrait arriver à produire quelque chose de remarquable dans l'art, ni dans la science, sans chercher à s'éclairer sur leur façon de procéder. »

Tout récemment M. Berr reproche à divers historiens de n'avoir « jamais réfléchi sur la nature de leur science. Ils établissent des faits parce que tel est leur goût et leur aptitude ; ils n'ont pas plus réfléchi sur l'histoire que ces profanes qui demandent à l'histoire de les distraire. »

L'archéologue se doit à lui-même cette réflexion, comme il la doit à ceux auxquels il s'adresse ; il doit savoir quels sont les principes qu'il appliquera à la recherche du passé. Ces questions de méthodes l'ont plus d'une fois préoccupé. Les résultats de ces études varient suivant les individus et les tempéraments dont elles sont l'expression, suivant les temps ; mais, divergeant sur certains points, elles conservent toujours quelques notions communes que leur impose la nature même de l'archéologie, et les matériaux utilisés. Vous me permettrez donc de vous exposer ma pensée que des années d'études n'ont fait que fortifier.

Définition de l'archéologie.

Les définitions ne manquent pas. « Archéologie, connaissance, étude de l'antiquité », disent les dictionnaires. « Antiquité expliquée par les monuments », dit Winckelmann, le fondateur de l'archéologie. « Explication des textes par les monuments, et des monuments par les textes », précise Raoul-Rochette. J'en passe, et bon nombre, anciennes et récentes, vastes ou très restreintes. Aussi bien, plutôt que la voix d'un maître, la réflexion et le bon sens nous donneront la définition qui sera la nôtre.

De cette définition à laquelle nous parviendrons par l'examen des principes, dépend la valeur et la dignité de l'archéologie. Je voudrais vous en démontrer, au delà d'un intérêt de simple curiosité historique, la portée profondément humaine, éternelle ; je voudrais éveiller en vous cette compréhension que l'archéologie n'est pas une recherche vaine et agréable, mais une nécessité de toute vie intellectuelle et sociale. Vous en êtes déjà persuadés. Toutefois, ils sont encore nombreux ceux qui conservent des préjugés, surannés, mais vivaces. Récemment, ne lisais-je pas, dans un catalogue de librairie, ces mots : « passe-temps d'archéologue, hochets de vanité » ? Ne constatez-vous pas que l'archéologue du roman, du théâtre, d'un récit quelconque, depuis Labiche jusqu'à Paul Bourget, est un homme perdu dans la contemplation du passé, déjà mort à la vie réelle, objet du sourire amusé, sinon railleur ? S'il prête parfois à la moquerie, c'est quand il méconnaît la portée de sa science ; c'est quand il la pratique sans avoir réfléchi à ses visées et à ses principes.

Non ! l'archéologie n'est pas la seule connaissance des formes inertes, créées par des hommes morts depuis longtemps ; elle est la connaissance de l'homme éternellement vivant ; elle est la vie même.

Les éléments d'étude

Dans toute étude il convient de discerner :

- A. Les limites qui la contiennent.
- B. Les matériaux qu'elle utilise.
- C. Les méthodes qui mettent en œuvre ces matériaux.

A. Les limites chronologiques.

La première notion qui s'impose à l'esprit de l'archéologue, parce qu'elle résulte de sa qualification même, est celle du temps. Pour qu'un fait soit « archéologique », il faut qu'il soit passé. Il semble qu'il l'est d'autant plus qu'il est plus ancien ; il semble, pour le vulgaire, et même pour certains savants, que l'archéologue respire le plus aisément aux époques les plus reculées.

A réfléchir de plus près, qu'est-ce qu'un fait *ἀρχαῖος* ? qu'est-ce que le « passé archéologique » ? où s'arrête-t-il ? où commence le présent ? Les philosophes et les poètes rappellent que le présent n'existe guère, que la seconde même où je parle est déjà loin de moi, et que le présent est cette limite indéfinissable séparant comme un fil tenu le passé de l'avenir.

Dans son acception la plus vaste, l'archéologie doit-elle embrasser toute la série des temps depuis les origines les plus reculées de l'humanité jusqu'à nous ? On parle d'archéologie préhistorique, protohistorique, orientale, classique ; on admet une archéologie du moyen âge. Pourquoi ne pas continuer ? En prenant Constantinople, les Turcs de 1453 ont-ils proclamé au monde entier qu'ils inauguraient les temps modernes et une ère nouvelle ? tel ce guerrier avertissant ces compagnons qu'ils partent pour la Guerre de Cent ans ? Ont-ils mis fin à l'archéologie ? Ces divisions chronologiques, nécessaires en pratique, sont, vous le savez, essentiellement factices. Dès lors, nous pouvons supposer une archéologie contemporaine, et la chaîne immense de l'évolution se déroule sans arrêt des débuts de l'humanité à nos jours. Bien plus, tout ce qui « est », un jour « aura été », deviendra archéologique, et l'avenir, prévisible ou incertain, peut attirer nos regards.

Objectera-t-on des divergences de méthodes qui justifieraient ces termes de l'archéologie ? On l'a prétendu pour expliquer la division entre « préhistoire », fondée sur la seule connaissance des documents matériels ; « protohistoire », où les monuments commencent à être éclairés par les récits légendaires ; « histoire », fondée avant tout sur des textes précis : « la première appliquant des méthodes nouvelles que personne ne conteste aujourd'hui, et qui utilisent les données fournies par la géologie, l'ethnographie et l'archéologie » dit M. Dus-saud. Mais l'histoire proprement dite et la préhistoire se servent toutes deux de l'archéologie, de l'ethnographie ; la préhistoire peut s'éclairer par les textes ultérieurs. Ce sont des limitations arbitraires et extérieures ; il n'y a point de différences essentielles de méthodes, car il s'agit toujours de retrouver, sous la diversité des matériaux, l'homme, créateur des formes variées de sa pensée que sont les monuments et les écrits. A plus forte raison, l'archéologie, qui part toujours des documents matériels, n'utilise pas de méthodes différentes pour un paléolithique, pour un Grec, pour un homme du moyen âge.

Nous avons donc le droit, en bonne logique, de nous aventurer aussi loin que possible, en arrière sur la route parcourue par l'humanité, en avant sur celle qu'elle parcourt en ce moment-ci, ou qu'elle croit deviner dans le lointain.

Mais, — je me hâte de vous rassurer — irréelles au point de vue scientifique, ces divisions de la chronologie sont utiles en pratique ; le savant ne peut embrasser l'immensité des faits ; il doit, s'il veut éviter d'être superficiel, restreindre sa recherche dans le temps. Et c'est ce qui justifie la limite que vous m'imposez ici, en intitulant ce cours « archéologie classique et orientale », en le bornant à l'antiquité. Conservons cependant, non seulement le droit, mais aussi le devoir, de sortir par instants de ce canton, pour chercher ailleurs dans le temps des faits qui peuvent expliquer ceux de l'Orient, de la Grèce et de Rome, parce que, nous le verrons, au-dessus de l'homme historique, il y a l'homme tout court.

Les limites géographiques.

Etendue à l'infini dans le temps, l'archéologie s'étend aussi loin dans l'espace que le globe terrestre le lui permet. Elle n'est pas seulement égyptienne, grecque, romaine, elle est mondiale ; tous les pays, tous les continents peuvent être l'objet de ses recherches. Sur ce point, il n'y a pas de contestation. Ne parlez-vous pas d'archéologie chinoise ? Ici encore, la seule nécessité pratique oblige l'archéologue à faire son choix dans cette immensité, s'il hésite devant ces vastes synthèses que présentent les encyclopédies, les manuels d'histoire de l'art, d'histoire des civilisations. Ce choix, vous l'avez fait, par celui-là même de la chronologie, car les civilisations de l'antiquité classique et orientale sont celles de pays déterminés, Egypte, Elam, Chaldée, Hétéens, Grèce, Rome, etc., pays dont l'intérêt est grand, puisqu'ils expliquent, plus que d'autres, les origines de notre civilisation moderne.

Nous nous autoriserons cependant de l'arbitraire de cette limitation géographique, pour ne point craindre de chercher en des pays très divers les termes nécessaires de comparaison avec les civilisations orientales et classiques.

B. Les matériaux à étudier.

Dans ce cadre du temps et de l'espace où se déroulent toutes les actions humaines, quelles sont celles d'entre elles qui retiendront notre attention, quels sont les matériaux propres à l'archéologie ?

Ici paraît un élément de définition qui, sans cependant le pousser à l'extrême, donne à l'archéologie un caractère particulier : elle prend comme point de départ les formes matérielles. L'historien proprement dit étudie la somme de ces activités, ou, d'une façon plus restreinte, la vie sociale, politique, d'autrefois ; l'historien des religions s'attache aux variations des croyances. L'archéologue, lui, va droit aux monuments, à toutes les formes tangibles et visibles que les peuples nous ont laissées : grands temples de l'Égypte, stèles de Mycènes, céramique des potiers susiens, ou statuettes en argile de Tanagra et de Myrina...

Techniques et Beaux-Arts.

Que la matière soit argile, pierre, métal, bois, toute œuvre intéresse l'archéologue, quelle que soit la pensée dont elle est le support : statues et statuettes résumant les croyances sur les dieux et les morts ; vases, instruments, maisons de la vie journalière ; sculptures et peintures idéales des grands artistes. L'archéologue englobe à la fois les techniques et les Beaux-Arts ; il passe de l'humble tesson informe et inélégant, d'un procédé de maçonnerie, aux chefs-d'œuvre d'un Phidias. Il les regarde tous avec un égal intérêt, car tous ces documents le renseignent sur la complexité de la vie passée. Si la limitation par l'emploi de la matière distingue l'archéologue de l'historien proprement dit, l'indétermination du genre de matériaux le sépare aussi d'autres érudits,

spécialement de l'historien d'art. Ce dernier fait un choix ; il rejette ce qui ne porte pas l'empreinte de la beauté, de l'émotion esthétique ; il néglige les techniques proprement dites, en tant qu'elles ne tendent pas à l'expression esthétique. Plus compréhensif, l'archéologue est aussi historien d'art, mais l'historien d'art n'est pas nécessairement archéologue.

Que l'on ne se méprenne pas ! Loin de nous l'idée de faire de l'archéologue, suivant le type ridiculisé par la littérature, un être indifférent à la beauté. Au contraire, nous souhaitons qu'il sache l'apprécier, qu'il se sente ému à la vue des œuvres dans lesquelles l'artiste d'autrefois a traduit son émotion et l'a communiquée à ses contemporains et à ses descendants. Mais, en archéologie, cette appréciation de la beauté n'influe pas sur le choix des matériaux. Un petit objet informe, cette fibule rouillée, un vase mal dessiné, ce vase du Cabirion, une statue grossière, cette idole naïve du Dipylon, le renseignent tout autant, parfois mieux, sur les pensées et les sentiments de l'homme d'autrefois. Car l'archéologue, pas plus qu'il ne choisit parmi les matériaux, ne choisit parmi les activités spirituelles dont ceux-ci sont la traduction ; ce n'est pas seulement l'homme esthétique qu'il recherche, c'est l'homme tout entier.

L'archéologie : étude de l'art.

Les matériaux de l'archéologie, ce sont donc ceux de l'art. Je ne donne pas à ce mot le sens restreint qu'on lui attribue généralement aujourd'hui, mais son vrai sens, étymologique, celui que vous admettez inconsciemment, puisque vous faites une distinction entre les « arts industriels » et les « Beaux-Arts ». Sans qualificatif, l'« Art » comprend « les techniques et les Beaux-Arts », les formes que l'homme a créées pour ses besoins pratiques, et celles qu'il a créées pour ses besoins esthétiques. Dès que l'homme a façonné par sa main la matière, y a mis la marque de son esprit, il y a œuvre d'art. Si ancienne qu'elle soit, la définition *ars, homo additus naturae* est toujours la meilleure.

L'archéologie : étude du monde artificiel.

Ne voyez-vous pas combien la notion de l'archéologie, en même temps qu'elle s'agrandit, devient plus noble, plus élevée ? Ce n'est plus l'étude, à un point de vue spécial, d'une série d'œuvres particulières, d'une céramique, d'une statuaire, d'une architecture ; ce n'est plus l'œuvre d'un individu, d'un temps, d'un pays ; c'est l'œuvre de l'homme tout entier, tel qu'il s'est projeté dans la matière inerte, tel qu'il la vivifie par sa pensée, par ses besoins pratiques, par son intelligence, par son émotion. N'atteignons-nous pas alors la définition suprême de l'homme, s'il est vrai, à en croire les philosophes depuis Aristote jusqu'à Bergson, que son caractère spécifique est précisément de façonner la matière, d'être un animal qui sait créer des instruments, et en transmettre la connaissance accumulée à ses descendants ?

Non ! l'archéologue n'est point l'éruudit paisible dont sourit trop souvent le public ! Il porte en lui l'univers. Il éprouve des joies insoupçonnées à retrouver dans une pierre, dans un objet en apparence sans valeur, non seulement une date, un style, un nom propre, un procédé technique, mais la vie entière de l'individu, la vie entière de l'humanité, dans leurs fonctions les plus variées. Par la matière ouvrée, il la voit en pensée, cette humanité, surgir de cette aube où elle s'éveille à peine à l'animalité, pour façonner ses techniques et ses Beaux-Arts, réaliser ses besoins, ses croyances et ses rêves, et parvenir à la civilisation complexe de nos jours, suivant le rythme incertain de l'évolution. Par la contrainte qu'il impose à la matière, l'homme s'élève au-dessus de l'animal, au-dessus de la nature, qui l'a reçu faible et nu, et qu'il asservit désormais de plus

en plus. Dès lors, à côté de l'homme, et par ses efforts, à côté du monde de l'animal et de la nature inerte, le monde artificiel est constitué. Et c'est, entre les trois termes de cette coexistence, nature, homme, art, une perpétuelle connexion, des interactions sans fin qu'il appartient à l'archéologue de discerner.

De la mort à la vie.

Ce monde artificiel où se meut l'archéologue est mort. Ce sont temples d'où les dieux ont été chassés, maisons qu'ont abandonnées leurs habitants, instruments domestiques qu'aucune main ne tiendra plus, statues de divinités aux noms et aux cultes étranges, tombes qui n'ont même plus la poussière des corps. Devant ce spectacle, on répète, avec Maurice Barrès : « Les morts empoisonnent les vivants ». L'archéologue paraît être le visiteur d'une immense Pompéi, le violateur de sépulcres moisis. Pourtant, cette matière n'est qu'endormie. Plutôt que l'image sinistre du nécrophile, je préfère celle d'un conte de fées : l'archéologue est le prince qui, à travers les broussailles défendant l'accès du château enchanté, vient éveiller de son long sommeil la Belle au Bois dormant. Nous oublions trop souvent, en cataloguant des vases, en décrivant des statues, que ces œuvres ont été exécutées par des hommes qui ont vécu un jour, et nous parlons trop souvent d'un Polyclète comme d'une abstraction mathématique. Ce que nous devons percevoir, dans cette matière, c'est l'homme vivant qui l'a travaillée ; c'est la vie d'autrefois qui l'a transformée, dans ses apparences diverses, individuelles et sociales, dans ses besoins, des plus humbles aux plus élevés. L'art tout entier — et non seulement ce terme pris dans sa restriction esthétique — est un langage qu'il faut déchiffrer, comme l'historien déchiffre les textes écrits. Un Musée, qui garde ces vestiges matériels, n'est point une morgue, comme on le dit maintes fois, il est tout vibrant des rumeurs de la parole séculaire, dont l'archéologue est l'interprète.

L'archéologie : étude de l'homme.

Sous ces apparences, ce que l'érudit recherche, c'est la vie humaine ; ce sont les nécessités qui ont obligé l'homme à s'extérioriser dans cette matière : besoin de conservation de l'existence, qui est à la base de tant de techniques, agriculture, architecture, instruments, vêtements ; besoins émotifs, qui engendrent les monuments des religions et des Beaux-Arts ; besoin de connaître et de comprendre ; besoins dérivant des trois grandes facultés humaines, agir, comprendre, sentir, soit volonté, intelligence, émotion.

De l'apparence matérielle à l'idée.

L'archéologue se rappelle donc toujours l'étroite connexion qui lie le fond à la forme, l'idée à la matière. Il classe les documents dans leurs séries respectives, chronologiques et spatiales : voici un vase qui, par ses figures noires, date du VI^e siècle ; voici une statue qui, par ses caractères de style, est polyclétéenne. Il détermine les motifs, les thèmes ; voici la Gigantomachie, et, sur la frise des Panathénées, la remise du péplos à Athéna. Ce n'est pas tout. Quels sont les besoins pratiques, économiques, qui ont déterminé la forme de ce vase, la technique de cette céramique, son ornementation ? quelles sont les croyances religieuses qu'évoque ce mythe sculpté sur les temples ? Il semble que ce soit banalité d'insister. Cependant, l'archéologue est enclin à oublier cette nécessité ; souvent il limite son étude à l'apparence extérieure des objets, au lieu de pénétrer dans l'essence même de leur être, et de les obliger à lui révéler la raison de leur existence. Sur une tombe hellénistique, une statue

de vieille femme ivre rit aux éclats ; sur des reliefs funéraires de Rome, des enfants ivres titubent. Croirons-nous avoir tout dit, après les avoir décrits et datés ? ne nous demanderons-nous pas pourquoi le sculpteur a choisi ce thème étrange, qui semble tourner en dérision la tristesse de la mort ? Et nous saurons qu'il a voulu évoquer l'ivresse divine, l'extase qui fait communier le fidèle avec son dieu, le mystique Dionysos.

Connexion entre l'archéologie et les autres disciplines.

Est-il besoin de souligner la conséquence qui ressort de ceci ? C'est qu'en elle-même, l'archéologie ne se suffit pas ; dès qu'elle scrute la pensée endormie dans la matière tangible, elle doit recourir aux autres formes du savoir humain et leur demander leur secours, à toutes, quelles qu'elles soient. Elles lui viendront en aide fraternelle, la sociologie, la science des religions, l'ethnographie, tant d'autres sciences encore, médecine, chimie, que sais-je, et surtout la psychologie, en qui toutes se confondent en dernier lieu, et qui est un précieux auxiliaire de l'archéologue, puisqu'elle étudie les ressorts de cet esprit humain projeté dans la matière. Est-ce à dire que l'archéologue prétende au savoir universel ? Non certes, loin d'avoir cet orgueil, il doit être humble ; il doit comprendre sa dépendance vis-à-vis des autres disciplines auxquelles il recourt toujours ! Comprendre aussi le lien étroit qui les unit toutes entre elles, et cette grande unité du savoir humain, dont toutes ne sont que des ramifications, des divisions plus ou moins arbitraires.

Interaction entre matière et pensée.

Partout il rencontre la pensée et la matière, en une perpétuelle combinaison. L'idée humaine qui s'extériorise trouve dans la matière brute plus ou moins de résistance ; elle la soumet, ou au contraire est vaincue par elle. De cette lutte naît l'œuvre d'art, le troisième terme de la triade, nature, homme, art.

C. Les méthodes. L'homme historique et l'homme permanent.

Connaître l'homme dans son œuvre matérielle, voilà donc le but de l'archéologie ! Mais quel homme ? Est-ce l'individu, Myron ou Crésilas ? Est-ce l'homme du VI^e siècle ; est-ce le Grec ou le Romain ? Ou bien, au-dessus des divergences des individus, des races, des sociétés, temporaires et spatiales, est-ce l'homme dans ce qu'il a de plus général, le même partout, quels que soit la date et le pays ? L'archéologue doit-il choisir entre ces catégories humaines, ou doit-il les admettre toutes ?

L'homme historique

Le nom même que porte son étude l'oblige à s'intéresser tout d'abord d'abord à l'homme passé, c'est à dire à l'homme historique. Il cherche les divergences entre les œuvres issues du temps et de l'espace. Il en détermine la date, l'origine géographique, les caractères de style, de technique ; il les rapporte à un individu spécial, à une école régionale, à un art donné ; il voit en quoi la pensée que ces œuvres reflètent diffère de la pensée d'autres moments et d'autres groupes sociaux. La statue de Praxitèle ne ressemble pas à celle de Lysippe ; le style de l'école attique n'est pas celui de l'école péloponnésienne ; l'inspiration des temples grecs du VI^e siècle n'est pas la même que celle des temples hellénistiques. Voilà autant de différences à mettre en lumière.

L'évolution

Ces différences sont dues au temps; l'évolution est le principe fondamental de la recherche historique. Elle montre comment l'homme, individuel ou social, se modifie. Phidias n'est pas le même au début de sa carrière qu'à la fin; l'art du Dipylon au VIII^e siècle n'est pas le même qu'à l'époque de la maturité attique. Il y a des genèses, des transformations d'apparences et de sens, des arrêts de l'évolution, des survivances, des retours en arrière, des renaissances, des déclins, des morts. A quelle époque, et où, paraît le type statuaire du Kouros archaïque? Comment varie-t-il, depuis sa rigide pose du VI^e siècle, jusqu'à l'attitude souple et harmonieuse que lui donnent Polyclète et Phidias, et, plus tard encore Praxitèle? S'il est des formes qui évoluent, il en est qui demeurent immobiles alors que tout change autour d'elles et — telle la céramique chypriote — conservent pendant des siècles leur aspect primitif. Il y a des survivances techniques aussi bien que mentales. Parfois, on revient en arrière sur la voie parcourue, et l'on s'éprend de ce qui a été délaissé par la marche de l'évolution; c'est l'art archaïsant de la Grèce et de Rome; c'est, en Egypte, en Grèce, à Rome, au temps de Charlemagne, à la Renaissance, aujourd'hui même, ces retours sporadiques ou généraux, volontaires ou inconscients, à des thèmes anciens. Puis, l'on voit disparaître des types caractéristiques: le vase à étrier mycénien. Autant de problèmes historiques que se pose l'archéologue.

Les filiations.

Toutes ces formes matérielles, qui évoluent dans le temps, ne restent pas localisées au lieu de leur origine. Elles rayonnent à plus ou moins de distance, véhiculées par le commerce, les voyages, les guerres, par d'autres facteurs encore. C'est la question des influences historiques, à tous les degrés, individuels ou sociaux. Quelle est l'action exercée au près ou au loin, par un artiste, par Pythagoras de Rhegion? Quel est le rayonnement de l'école de Phidias? Quelle est la part de l'Egypte, de la Chaldée, des Egéens, des Phéniciens, des Hittites, des Lydiens, sur la formation de l'esprit et de l'art helléniques? Inversement — car il y a toujours double courant, chacun donnant aussi bien qu'il reçoit — quelles sont les influences subies par Pythagoras, par l'école de Phidias, par l'Egypte? La Grèce préhellénique doit beaucoup aux civilisations orientales, mais elle-même n'a-t-elle pas exporté des objets et des procédés techniques en Egypte, en Palestine? Il y a là tout un réseau de filiations historiques, dont l'archéologue doit discerner les fils croisés en tous sens, formant la broderie de la civilisation.

La recherche différentielle.

Ainsi se constitue la recherche différentielle dans le temps et dans l'espace. Par elle, comme par d'autres traits, l'archéologie n'est qu'une forme de l'histoire, laquelle s'attache principalement à mettre en lumière le singulier, le temporaire, l'individuel, ce qui ne se produit qu'une seule fois. « L'histoire est quelque chose d'unique qui n'arrive qu'une seule fois (Rickert). » N'est-elle pas, pour de nombreux historiens, l'étude des hasards (Meyer), des phénomènes singuliers (Rickert), des faits de succession opposés aux faits de répétition (Xenopol)? L'archéologue, historien des objets matériels, des monuments, possède un canton de l'histoire générale, et, on l'a dit souvent, tout bon archéologue doit être en même temps historien. Mais affirmer qu'il doit se limiter à la recherche des faits différentiels, c'est une restriction que nous ne saurions admettre ici, pas plus qu'en histoire proprement dite; nous le verrons dans un instant.

De la constatation à l'explication.

Jusqu'à présent nous nous sommes bornés à constater des phénomènes. Nous savons quelles apparences ont les techniques et les Beaux-Arts d'une race, d'un pays, d'un individu, les notions qu'elles matérialisent, et ceci, à un moment précis du temps, ou dans l'enchaînement évolutif.

Cette perception suffit-elle ? Pour être une véritable connaissance, elle doit devenir une « explication ». En cela, l'archéologie ne fait que suivre la marche de toutes les branches du savoir humain, qui passent, en des temps divers, de la description à l'explication, de l'énoncé historique des faits différentiels, à la synthèse scientifique. De la constatation à l'explication, de l'histoire à la science, voilà une des étapes de l'esprit humain. Aujourd'hui, combien d'études, jadis purement descriptives et chronologiques, essaient de se constituer en sciences, parfois non sans peine, non sans soulever la discussion — ce qui est le cas pour l'histoire proprement dite. Scruter les facteurs qui déterminent les formes matérielles, telle est l'étape nécessaire pour parvenir à cette conception scientifique de l'archéologie.

La recherche des facteurs.

Combien variés ces facteurs ! L'érudit les discerne les uns des autres avant de rechercher leur action précise dans le temps et dans l'espace. Facteurs naturels, de la météorologie, du climat, du sol, des matières employées ; facteurs individuels ; facteurs sociaux, économiques, religieux, esthétiques, physiologiques et psychologiques, etc. ; en d'autres termes, ceux qui sont extérieurs à l'homme et dépendent du milieu naturel ; ceux qui sont liés à l'homme et dépendent de sa structure physique et mentale, qu'il soit seul, ou en groupes sociaux plus ou moins étendus.

Les facteurs de l'évolution.

Nous devons toujours nous demander quelles sont les causes qui déterminent telle apparence dans le cours du temps. Pourquoi, à un moment donné, des formes nouvelles surgissent-elles ? Pourquoi d'autres changent-elles d'aspect, de sens ? Pourquoi y a-t-il des survivances, des régressions, des disparitions ? Pourquoi la céramique à figures rouges remplace-t-elle, à la fin du VI^e siècle, la céramique à figures noires, et d'où provient ce renversement des valeurs ? Pourquoi la statuaire du début du Ve siècle rompt-elle avec la vieille loi de frontalité ? Pourquoi, avec Praxitèle, apprend-elle la station hanchée ? Pourquoi l'industrie des vases peints est-elle en déclin à la fin du V^e siècle ? Certes, discerner les causes exactes est souvent difficile, car, suivant les moments, le même facteur peut être agent de création, de changement, d'arrêt, de regrès, de mort. Mais ce sont là des problèmes que l'on ne saurait éluder, et dont l'étude donne des monuments une compréhension plus juste, plus nuancée, surtout plus scientifique.

L'homme permanent, les analogies.

L'homme individuel, temporaire, n'est pas tout. Nous différons les uns des autres, comme le Grec diffère de l'Etrusque, comme Colotès diffère d'Agoracrite, suivant notre mentalité propre, le groupe social auquel nous appartenons, notre race, notre temps, et cependant, nous nous ressemblons tous, parce que nous sommes des hommes, et que, si l'homme a évolué au cours des siècles, a modifié son physique, surtout sa mentalité, il conserve cependant le fonds commun de l'humanité. C'est précisément cette permanence qui autorise



seule la recherche historique. Si les gens du passé étaient entièrement différents de ce que nous sommes, il n'y aurait aucun point de contact possible entre eux et nous. Malgré les différences, nous nous reconnaissons dans les Grecs et dans les Romains, comme ceux-ci pourraient se reconnaître en nous, s'ils revivaient aujourd'hui. Jadis, comme de nos jours, l'homme a éprouvé les mêmes besoins matériels, intellectuels, émotifs, et, les transcrivant dans la matière, il a souvent réalisé des apparences semblables. De là ces analogies de techniques, qui apparentent entre eux les arts, et font ressembler le cavalier en terre de l'époque géométrique à celui que façonne un potier maladroit de Malaga, ou un enfant du Sud de l'Afrique. De là cette épingle double d'une tombe de Mycènes, identique à celle dont nous nous servons aujourd'hui. De là ces rapprochements entre la cryptie lacédémonienne et certaines pratiques contemporaines de peuplades africaines pour l'initiation juvénile. De là tant de mythes qui se retrouvent les mêmes, que ce soit en Grèce ou en Australie. Les exemples sont aussi variés que nombreux, et ce ne sont pas seulement les périodes des débuts qui les offrent, mais toutes les phases d'évolution. Il est souvent difficile de dire s'il s'agit d'une coïncidence ou d'une filiation historique. Mais la difficulté du problème n'en infirme pas la vérité ; il serait tout aussi erroné de nier ces ressemblances indépendantes du temps et de l'espace et de tout contact, et vouloir retrouver partout des différences ou des analogies par filiation, que de nier la coexistence en tout homme des divergences et des ressemblances intellectuelles et physiques. La querelle entre les partisans du monogénisme et du polygénisme, des influences historiques et des similitudes spontanées, n'a pas de raison d'être ; tous ont raison quand ils affirment la vérité d'une de ces deux formules ; tous ont tort, quand ils veulent éliminer l'une au profit exclusif de l'autre.

Les facteurs des analogies.

Ici encore il ne faut point se contenter de constater ces ressemblances, il faut les expliquer par les mêmes causes qui produisent les divergences historiques, et l'on verra parfois des facteurs très divers déterminer les mêmes apparences.

Les séries d'analogies, les lois historiques.

Ces analogies ne s'offrent pas seulement à l'état isolé, ça et là, elles forment aussi des séries évolutives, des successions de ressemblances entre des temps et des milieux divers, sans qu'il y ait aucun contact, aucune filiation. Nous retrouvons en archéologie le principe de la loi historique qui suscite tant de discussions. Est-elle possible, est-elle illusoire ? Nous la croyons réelle, car l'archéologie en offre plus d'une application. Je n'en veux rappeler qu'une seule : la curieuse similitude d'évolution qui fait passer l'art grec du VI^e siècle jusqu'au III^e siècle, par les mêmes procédés techniques et par les mêmes tendances spirituelles et émotives que l'art chrétien du début du moyen âge jusqu'au XVI^e siècle.

Phénomènes de répétition ou de succession.

A pratiquer cette recherche de similitudes, sortirions-nous de notre domaine ? reproche que l'on adresse parfois à l'historien, quand il veut noter non seulement des faits de différence et de succession, mais des faits d'analogie et de répétition, et les grouper en lois historiques. Cette controverse paraît puérile. Citons plutôt ces paroles sensées : « On peut donc considérer les faits historiques sous deux aspects opposés, ou dans ce qu'ils ont d'individuels, de particulier, de passager ; ou dans ce qu'ils ont de collectif, de général,

de durable. La construction historique complète suppose l'étude des faits sous les deux aspects... Ainsi l'histoire est obligée de combiner avec l'étude des faits généraux l'étude de certains faits particuliers. Elle a un caractère mixte, indéfini entre une science de généralités, et un récit d'aventures (Langlois-Seignobos)... » « Opposer la conception du monde successif au tableau du monde dans sa permanence, ou dans sa répétition uniforme, voilà qui est utile incontestablement. Mais faut-il aller jusqu'à exiger, dans la science, une séparation absolue des deux mondes ? N'est-ce pas arbitrairement qu'on oppose en principe un dualisme, d'où naîtront des difficultés insolubles ? » (Berr) .En effet, il n'y a pas opposition de deux principes inconciliables, il y a collaboration. Phidias est un génie individuel, et son œuvre sculptée, que l'on ne saurait confondre avec une autre, reflète sa personnalité, son milieu, sa race, son moment ; mais il appartient à une catégorie d'esprits épris d'idéalisme, de synthèse, à laquelle se rattache aussi Michel-Ange ; et ce sont, entre ces deux maîtres, que le temps et l'espace séparent l'un de l'autre, qui n'ont point d'action l'un sur l'autre, des ressemblances indéniables de pensées, de style et de technique. L'art chrétien évolue suivant une marche analogue à celle de la Grèce ; mais, si apparentées par certains traits que soient deux têtes du VI^e et du XII^e siècle, du IV^e et du XIV^e, comment méconnaître les divergences, et qui pourrait jamais confondre un monument chrétien avec un monument hellénique ?

L'archéologie : une histoire et une science de l'art.

Parvenue à ce degré, l'archéologie peut prétendre au rang de science. Elle complète en effet la recherche historique des différences par celle des ressemblances, et elle les explique toutes deux par des causes et des lois. N'est-ce pas là le principe de la science, que de discerner les causes et les lois des faits, et de mettre en valeur l'élément permanent ? *L'archéologie est ainsi à la fois une histoire et une science de l'art, soit simultanément la constatation et l'explication des formes matérielles qu'a créées l'humanité, sans restriction de temps et d'espace, dans ce qu'elles sont de particulier et de général.*

Partis des définitions imprécises ou trop étroites des débuts, nous arrivons ainsi à celle qui est la nôtre, et qui nous paraît à la fois la plus compréhensive et la plus scientifique que l'on puisse donner. Je n'oublie point ici que cet enseignement ne comprend qu'une partie de l'archéologie générale, soit l'archéologie classique et orientale ; mais, dans ces frontières tracées par la chronologie et par la géographie, nous appliquerons les principes que nous venons d'exposer.

L'utilité de l'archéologie.

Il n'est pas seulement nécessaire de fixer les principes et les méthodes de la branche dont on aborde l'étude ; il l'est aussi d'en comprendre l'intérêt et l'utilité. Certes, la science n'a point de visées pratiques : elle recherche la vérité, ou ce qu'elle croit être la vérité. Comme l'historien, l'archéologue n'a d'autre préoccupation que de savoir comment et pourquoi les monuments ont surgi et évolué. « Je me contenterai, dit Ranke, de montrer comment les choses furent ».

Mais, après un examen aussi objectif que possible, l'érudite a le droit de se demander si cette recherche a quelque utilité, et de quel genre est celle-ci. Souscrira-t-il à ces assertions : « L'histoire ne mène à rien »... Le caractère

propre de l'histoire est qu'elle ne sert à rien... », et à d'autres formules aussi désabusées ? Verra-t-il dans cette étude, au contraire, comme certains historiens, un guide pour la conduite de la vie, pour la morale, pour le patriotisme ? commettra-t-il les mêmes erreurs finalistes tant de fois reprochées à l'histoire ? Il serait facile de prouver, par de nombreux exemples, que des idées préconçues ont parfois dénaturé l'archéologie ; n'a-t-on pas voulu, tout récemment encore, en établissant que l'origine de certains types architecturaux et plastiques doit être cherchée en France et non en Germanie, en signalant le génie créateur des uns au détriment de l'esprit imitateur des autres, exalter par l'étude des formes d'art le patriotisme d'une nation ?

La science n'a point de telles visées. La seule utilité dont elle se prévaut, c'est celle qui découle de l'examen impartial des matériaux. « C'est de la vérité seule que l'utilité peut naître », disait déjà le vieux Lucien.

Quelle est alors cette vérité utile ? A envisager le problème de très haut, on pourrait dire que, la recherche archéologique existant, elle doit avoir sa nécessité, physiologique ou psychologique, comme tant d'activités en apparence désintéressées. Rien de ce que fait l'homme n'est vain, et il y a des formes bien diverses de cette utilité. Le jeu, le sommeil, l'art esthétique, malgré ses prétentions au désintéressement absolu, ne répondent-ils pas à des besoins impérieux, n'ont-ils pas leur rôle pratique ? Dans le domaine des formes matérielles, rappellerai-je cette pensée de Renan, songeant qu'il pourrait être condamné à la seule étude du blason, mais s'en consolant, et y trouvant d'amples jouissances intellectuelles ?

Le temps me fait signe d'être bref, et de ne point vous dire par le menu, par exemple comme le fit M. Pottier, « à quoi sert un Musée de vases antiques » Relisez plutôt ces pages délicates d'un maître de l'archéologie, et vous y trouverez de nombreuses précisions.

Trésor de formes et de techniques.

L'archéologie offre à l'homme contemporain un vaste répertoire de formes, de types, de techniques, qui peuvent l'inspirer. Que de fois l'art d'aujourd'hui recourt-il à l'antiquité ? N'est-ce pas, dans la statuaire du Salon en 1920, des emprunts non déguisés à la sculpture grecque, tel le monument aux Héros inconnus de M. Bouchard, ou le Bouclier de la Victoire de M. Landowski ? Les artisans imitent volontiers la céramique, la bijouterie égéenne, d'un caractère si moderne.

Quittons toutefois ce genre d'utilité matérielle, et élevons notre pensée...

Connaître le passé.

L'archéologie fait connaître le passé ; c'est pourquoi elle sera éternelle. On a qualifié avec raison l'homme « d'animal historique » ; il éprouve le désir non seulement de trouer les voiles de l'avenir, mais aussi ceux qui le séparent du passé. Si les causes qui l'incitent sont diverses, c'est aussi cette curiosité inhérente à l'esprit humain, qui s'éveille à la vue d'objets surannés, d'un aspect étrange et mystérieux.

Le passé, refuge contre le présent.

Parfois, l'homme se tourne vers le passé pour fuir les ennuis de la vie présente. Paré de toutes les illusions, de la magie du souvenir, le monde d'autrefois que reconstruit l'archéologue devient un monde imaginaire, que nous regrettons, où nous aurions voulu vivre. L'art, soit toutes les formes maté-

rielles de la civilisation, jadis créé par l'homme pour échapper à la contrainte de la nature, dès qu'il recule dans le temps, s'idéalise et permet à l'homme pour une seconde fois d'échapper à la dure réalité. Ce dernier essaie par des moyens divers de s'abstraire de son temps et de son milieu. Il recourt aux paradis artificiels de l'opium, de l'alcool, aux Beaux-Arts, à la religion, aux idéaux divers, à la rêverie, à l'introversión, ou, suivant les théories récentes, à la maladie, à la névrose. Combien variées ces fictions qui lui offrent un refuge contre autrui et contre lui-même ! « Il existe, dit Goethe, à côté du monde réel, un monde de l'illusion, presque plus puissant que celui-là, et dans lequel vit le plus grand nombre ». L'archéologue répète parfois ces paroles brutales de l'anatomiste Farabœuf : « Si les morts étaient aussi répugnants que les vivants, je n'aurais jamais fait d'anatomie... » « L'amour du passé est inné chez l'homme », médite Anatole France. Le passé émeut à l'envi le petit enfant et l'aïeule ; il n'en faut pour preuve que les contes de ma Mère l'Oie, les contes du temps où Berthe filait, les fables du temps où les bêtes parlaient. Et si l'on cherche pourquoi toutes les imaginations humaines, fraîches ou flétries, tristes ou joyeuses, se tournent vers le passé, curieuses d'y pénétrer, on trouvera sans doute que le passé, c'est notre seule promenade, et le seul lieu où nous puissions échapper à nos ennuis quotidiens, à nos misères, à nous-mêmes. Le présent est vide et trouble, l'avenir est caché. Toute la richesse, toute la splendeur, toute la grâce du monde est dans le passé. Et cela, les enfants le savent aussi bien que les vieillards. Voilà pourquoi, sans doute, dès ma plus tendre jeunesse, j'entendais avec émotion les pierres de ma ville parler du temps jadis. Hélas ! les vieilles pierres ont fait place à des pierres neuves, qui seront vieilles à leur tour. Et sans doute, elles paraîtront touchantes aux âmes rêveuses. » Les objets du présent sont trop précis ; ceux du passé, pleins de mystère, ont cette indécision qui favorise la rêverie, et l'imagination peut les façonner à nouveau, les modifier, les colorer à son gré. Plus ils sont éloignés dans le temps et dans l'espace, plus ils condensent en eux de souvenirs séculaires, et plus aussi ils nous charment et nous attirent, parce qu'ils nous arachent à notre milieu.

Il manque sous ta voûte où notre orgueil s'élance,
 Ce bruit mystérieux qui se mêle au silence;
 Le sourd chuchotement des souvenirs confus...
 Il faut à l'édifice un passé dont on rêve...
 Nous voulons, en foulant son enceinte pavée,
 Sentir dans la poussière à nos pieds soulevée,
 De la cendre des morts....

(V. HUGO, *A l'Arc de triomphe.*)

Danger de l'archéologie : rupture avec la vie réelle.

La recherche érudite devient à ce moment dangereuse. A lui demander un asile contre les misères du présent, à voir en elle un idéal que l'imagination peut forger à son gré, elle s'écarte de la vérité objective, et se laisse involontairement pénétrer par le subjectivisme, ce fléau de toute science. L'homme éprouve alors une sorte de culte irraisonné pour le passé, qui lui suggère des théories erronées. Il admet dans l'histoire des miracles, tel le « miracle grec » ; il perpétue sous des formes diverses la querelle des Anciens et des Modernes, aussi vieille que l'humanité, car elle symbolise la lutte de deux tendances qui se trouvent en tout humain, la tradition routinière, et l'innovation. Il s'écrie avec Ingres : « Les anciens ont tout vu, tout compris, tout senti, tout rendu ». Mais, disait Fontenelle avec son bon sens coutumier : « toute la question de la prééminence des anciens sur les modernes se réduit à savoir si les arbres étaient autrefois dans nos campagnes plus grands que ceux d'aujourd'hui ».

Surtout, il rompt délibérément le lien qui attache le présent au passé. Et ceci est néfaste. L'archéologue ne doit point être un homme qui a fermé la porte donnant sur la rue bruyante, pour demeurer dans le jardin paisible du passé. S'il le fait, il mérite les reproches que lui adresse le public, et il est le prototype exact de ces érudits ridiculisés par le théâtre et le roman, qui s'enthousiasment pour un vieux lacrymatoire romain, mais demeurent indifférents devant les œuvres modernes. Il méconnaît cette connexion intime dont nous avons montré la nécessité. Le passé n'est alors plus qu'une momie desséchée dont il déroule pieusement les bandelettes, pour la placer dans une vitrine.

Passé et présent.

Au contraire, l'archéologue se souviendra qu'il n'y a pas de distinction nette entre autrefois et aujourd'hui, que, pour comprendre le présent, nous devons connaître le passé, et que, pour connaître le passé, nous devons observer le présent. « La connaissance des faits passés est incomplète sans celle du présent, comme il est impossible de comprendre ce dernier sans la connaissance des faits écoulés » (Ranke).

Comprendre le présent.

Comprendre le présent ! Voilà l'utilité la plus efficace que l'on attribue à l'histoire, et c'est aussi celle que nous accordons à l'archéologie, histoire des formes matérielles. Nous voulons savoir ce que notre civilisation doit aux générations qui nous ont précédés, aux Egyptiens, aux Chaldéens, aux Grecs, aux Romains, aux Gaulois, aux gens du moyen-âge. Tout, dans notre vie, n'est qu'un aboutissement de longues préparations antérieures. Cette vapeur, ces machines électriques, ces canons, ces fusils, condensent d'innombrables essais millénaires, par lesquels nous rétrogradons jusqu'aux silex de nos ancêtres préhistoriques. Notre intelligence, notre émotion, notre volonté, sont façonnées par nos aïeux, et nous gardons en notre esprit les traces plus ou moins vivaces de leurs pensées. Pour nous connaître nous-mêmes dans toutes les formes de notre activité, matérielle, spirituelle, c'est au passé que nous devons recourir. Ce sont toujours les morts qui dirigent les vivants. « Vous rappelez-vous, dit Anatole France, dans une charmante page de son Histoire comique — une réflexion d'Auguste Comte : « L'humanité est composée de morts et de vivants. Les morts sont de beaucoup les plus nombreux ». Certes, les morts sont de beaucoup les plus nombreux. Par la multitude et la grandeur du travail accompli, ils sont les plus puissants. Ce sont eux qui gouvernent ; nous leur obéissons. Nos maîtres sont sous ces pierres. Voici le législateur qui a fait la loi que je subis aujourd'hui ; l'architecte qui a bâti ma maison ; le prêtre qui a créé les illusions qui nous troublent encore ; l'orateur qui nous a persuadé avant notre naissance. Voici tous les artisans de nos connaissances, vraies ou fausses, de notre sagesse et de notre folie. Ce sont là les chefs inflexibles auxquels on ne désobéit pas. En eux est la force, la suite et la durée. Qu'est-ce qu'une génération de vivants, en comparaison de générations innombrables des morts ? Qu'est-ce que notre volonté d'un jour, devant la volonté mille fois séculaire ? Nous révolter contre eux, le pouvons-nous ? »...

Par cette compréhension des formes matérielles et spirituelles du passé, qui éclaire le présent et sa genèse, l'archéologie devient vraiment humaine. Ces liens, que brise l'éruudit plongé dans l'admiration de ce qui n'est plus, nous les affirmons plus solides que jamais, et nécessaires pour justifier la valeur de cette science. L'archéologue est un éducateur du peuple. Il sait comment et

pourquoi existent ces formes, ces usages contemporains ; il les commente dans leur genèse, dans leur évolution. Utile aux autres, il comprend que son rôle est grand et noble, car il n'est plus un érudit sans action, un dilettante, mais il a sa place nécessaire dans l'activité sociale, et il peut exiger qu'on la lui reconnaisse. Et, montrant au peuple les raisons d'être attaché à la tradition, tout en cherchant le progrès, il est un agent de constance dans l'évolution, un agent de patriotisme. « Le vrai patriotisme, disait Fustel de Coulanges, n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé, c'est le respect des générations qui nous ont précédés. » Ce sont précisément les objets matériels, parlant à la vue, qui sont évocateurs, pierres sculptées, vieilles architectures, monuments de tout genre, que nous conservons avec soin dans les musées, ou que nous regardons dans notre ville, çà et là.

Le présent éclaire le passé.

La réciproque est vraie. Nous ne devons pas seulement utiliser les matériaux anciens pour expliquer les formes de l'art et de la pensée actuels, nous devons nous rappeler que les anciens ont été des hommes vivants, qu'ils ont eu mêmes besoins, qu'ils ont obéi aux mêmes nécessités psychiques et physiques. Le présent se projette sur le passé pour l'éclairer. « Le respect de la tradition, dit Séailles, n'est pas un vain effort pour répéter les gestes du passé, il est l'intelligence des lois qui ont fait les œuvres émouvantes d'autrefois. »

Pour cela, l'archéologue doit ouvrir les yeux sur le monde dans lequel il vit, et observer. Voilà déjà un avantage pour lui. Il n'est plus l'étranger qui erre dépaysé dans la vie moderne qu'il ignore, alors qu'il connaît la vie égyptienne ou grecque. A chaque pas qu'il fait, partout où l'homme façonne la matière, il trouve sujet à réflexion. Dans l'atelier d'un artisan où il pénètre, il voit naître les produits d'une industrie ; il comprend que ces procédés techniques sont souvent ceux qu'utilisaient les anciens, et il trouve à cette vue la solution de problèmes que les monuments inertes ne lui donnaient plus. A regarder comment travaillent les humbles potiers de Haute-Savoie, il s'initie aux conditions du travail céramique du potier grec. Ce ne sont pas seulement les ethnographes, défenseurs de la « méthode comparative », ce sont les archéologues eux-mêmes qui ont compris depuis longtemps cette vérité évidente. « Il m'a toujours semblé, en effet, dit Longpérier en 1866, que pour arriver à la connaissance intime de l'antiquité, l'étude des textes et des recueils de planches était insuffisante, et je me permettrai de recommander certaines notions techniques comme de fort utiles auxiliaires. Ce n'est pas assez pour apprécier un monument, de le considérer tel qu'il se présente à nos regards dans un Musée ; il faut encore se rendre compte des procédés à l'aide desquels il a été fabriqué, et pour cela le meilleur moyen est de savoir comment s'exercent de notre temps même les arts et les métiers. C'est en voyant travailler les modelleurs, les sculpteurs, les fondeurs, les bijoutiers, les tisseurs, les céramistes, tous ceux qui mettent en œuvre les métaux, le bois, le papier, l'argile, qu'on peut parvenir à comprendre la raison d'une foule de détails qui, appréciés à leur juste valeur, fournissent assez souvent des indications chronologiques, et, dans tous les cas, ne viennent pas compliquer inutilement l'explication des représentations de l'art des anciens... » M. Bertrand dit de même en 1875 : « Le présent éclaire le passé... La méthode la plus sûre pour arriver à la vérité, quand il s'agit d'époques aussi éloignées et mal connues, serait la méthode comparative. Chercher dans quelque coin du globe un état analogue encore subsistant, telle doit être la première préoccupation du savant ». Vous voyez par ces deux citations, et je pourrais en multiplier le nombre, que depuis

longtemps déjà les archéologues ont compris l'analogie des lois psychiques et matérielles d'autrefois et d'aujourd'hui ; qu'ils ont noté les ressemblances entre techniques, rites, croyances des Australiens, des Bantous, des Hottentots d'une part, et ceux des Grecs et des Romains de l'autre. Combien fécond ce principe en archéologie, comme en tant d'autres disciplines ! il renouvelle notre connaissance de l'antiquité, il la rend vraiment vivante et humaine. « Une connaissance plus approfondie de ce que sont les Africains encore primitifs, dit avec raison celui auquel j'ai l'honneur de succéder, M. le Prof. Ed. Naville, nous apportera la solution de bien des difficultés qui nous arrêtent dans l'étude de l'antiquité égyptienne », et de l'antiquité en général.

La vie universelle.

Attirés par la vie moderne, les Goncourt se détournent de l'antiquité parce que, croient-ils, elle n'est pas la vie. « Le vrai qui est mort ne nous dit plus rien ». Les historiens qui n'ont pas réfléchi sur leur science, remarque M. Berr, prétendent que l'histoire est sans contact avec la vie. Non, le passé est vivant ; c'est à l'archéologue à l'éveiller, à montrer cette rumeur des générations passées, cette activité matérielle et spirituelle, par une perpétuelle pénétration du présent par le passé, et du passé par le présent.

Alors, il perd la notion du temps, cependant fondamentale en sa science. Présent, passé, ne font plus qu'un pour lui ; les œuvres du XX^e siècle après J. C., il les considère au point de vue de l'avenir qui les rendra archéologiques ; les œuvres du XX^e siècle avant notre ère, ils les croit présentes, parce qu'elles s'expliquent par les lois mêmes de la vie générale. Il devient pareil à quelque dieu qui, planant hors du temps et de l'espace, voit se dérouler les événements humains, sans distinction de siècles, et « mille ans sont à ses yeux comme un jour, ou comme une veille de la nuit ».

Le présent a pour moi cette sérénité
Que le passé répand sur toute chose humaine.
Le présent, en effet, le passé, tout se vaut,
Pour qui cherche ici-bas, non les faits, mais les causes,
Et l'esprit clair qui sait regarder d'assez haut,
Dans un même lointain voit reculer les choses....

(GUYAU, *Vers d'un philosophe.*)

W. DEONNA.



EMILY
NE